Cette fresque a été réalisée il y a une dizaine d'années par des jeunes de Saint-Ouen dans le cadre d'ateliers « graff ».

« Nous, jeunes » des quartiers, des lycées professionnels, des lycées agricoles, des collèges ou des foyers, regardez-nous, écoutez-nous, tels que nous sommes, trop souvent invisibles, trop souvent inaudibles.

« Nous, jeunes », une collection inédite de livres pliés, rédigés par des jeunes de 12 à 25 ans, comme un journal de bord multiple, reflet de leurs lieux de vie, de travail, d'apprentissage.

« Nous, jeunes », des histoires brèves porteuses de sentiments, d'émotions, de valeurs, qui nous maintiennent en éveil.

Henry Dougier, concepteur de la collection « Nous, jeunes »
Anne Dhoquois, coordinatrice de la collection
Ève Charrin, journaliste
Émilie Prat, maquettiste
Alice Breuil, correctrice

Date de parution : décembre 2022

[NOUS] JEUNES DES QUARTIERS

ateliers henry dougier

ateliershenrydougier.com

9 791031 205649
979-10-312-0564-9

Avec le soutien de :

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES ET DES RELATIONS AVEC LES COLLECTIVITÉS TERRITORIALES

AGENCE NATIONALE DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES

PRÉFET DE LA SEINE-SAINT-DENIS
Liberté
Égalité
Fraternité

[NOUS]

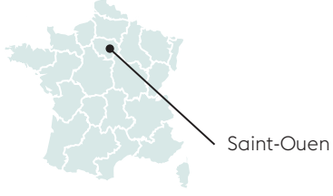
JEUNES DES QUARTIERS

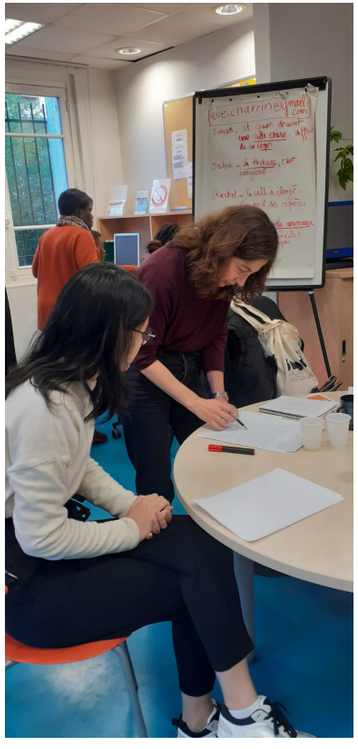
SAINT-OUEN (93)

ateliers henry dougier

ÉDITO

PAR ÈVE CHARRIN





De gauche à droite : Wandana, Soma, P., Ève et Delux

Ils sont neuf, entre 17 et 26 ans. Certains se connaissent déjà, d'autres non. Mais les timidités sont vite surmontées. C'est qu'il s'agit de faire un journal… sans traîner. Nous devons boucler en deux séances de trois heures. Dans le métier, on a l'habitude de ces contraintes de délais et de formats. Heureusement, Ariel, Soma, Delux, Saloua, Lamine, Éric, Wandana, Rachel et les autres comprennent vite. Écrire librement, sans répondre à une consigne scolaire ou universitaire, sans verser dans l'autopromotion comme auprès d'un établissement d'enseignement ou d'un employeur, l'occasion n'est pas si fréquente. Et, en plus, grâce à un partenariat avec le service jeunesse de la ville de Saint-Ouen, le journal sera tiré à un millier d'exemplaires. Le tout semble leur plaire. Lors de notre première séance de travail, j'explique la différence entre le sujet d'un article (« de quoi on parle ») et l'angle (« ce qu'on veut en dire »). Les idées fusent. Les sujets proposés reflètent les vies de ces jeunes journalistes improvisés. Une préoccupation revient : comment s'orienter ? Comment trouver sa place, sa voie professionnelle, sans y être assigné ? Comment ne pas sacrifier ses désirs ? D'autres s'intéressent à l'espace public de leur ville : que dit-il des changements sociaux à l'œuvre ? Que révèle-t-il de notre rapport au vivant ?

> « **Les idées fusent. Les sujets proposés reflètent les vies de ces jeunes journalistes improvisés.** »

Ces jeunes hommes et jeunes femmes viennent d'horizons très divers. Ariel a grandi à Saint-Ouen, elle a décroché un master en traduction littéraire à l'université, elle est sensible aux nuances des mots. Kuzoma est arrivé il y a un an et quelques mois du Congo, sans bac, il est apprenti électricien. Entre les uns et les autres, la maîtrise de l'écrit est inégale, mais sans mauvais jeu de mots, le courant passe. L'ambiance est à la fois animée et studieuse. Je passe derrière chacun, pose une question, demande des précisions. Écrire ce que l'on pense ne va pas de soi. Même moi, avec mes vingt-cinq ans de métier, j'éprouve toujours le vertige de la page blanche. Mais justement, c'est l'écriture qui permet de préciser la pensée. Je le leur dis, ça les rassure peut-être, en tout cas ils et elles se lancent.

Mention spéciale à Véronique Souplet et Sylvie Melhorado, responsables du Bureau Information Jeunesse qui nous sert de salle de rédaction. Pendant les deux séances de travail, elles rassemblent les participants et nous entourent de leur présence chaleureuse. Quelqu'un ne trouve plus le code pour ouvrir l'ordinateur ? Le voici. Avec un jus d'orange et une part de gâteau pour stimuler l'écriture. J'ai besoin d'un paperboard pour noter les sujets au menu ? Il suffit de demander !

Lors de la deuxième séance, le travail est bien lancé, les claviers crépitent. Rachel n'ose pas aller au bout de ses idées, elle a peur d'être « agressive » alors qu'elle porte sur sa ville un regard attentif. Je la pousse à assumer son point de vue tout en l'étayant. Sur mes conseils, Lamine se documente et affûte l'angle de son article. Puis, sans intervention de ma part, des échanges se nouent entre les rédacteurs. Les textes circulent, les suggestions de l'un viennent enrichir ou nuancer l'article de l'autre. C'est aussi ça, un journal, et c'est beau à voir.

ENTRE MODERNISATION ET GENTRIFICATION

PAR RACHEL

J'ai 25 ans, j'habite à Saint-Ouen depuis que je suis née. J'y suis allée à l'école, de la maternelle au lycée. C'est là que j'ai fréquenté le centre de loisirs, le conservatoire, pratiqué l'athlétisme et la natation. J'ai également pu partir en classe de neige. Et puis il y avait aussi le festival des jeux, la patinoire, les piscines, les stades, les bibliothèques Glaner et Lucie-Aubrac, celle de la mairie, le centre de culture scientifique L'Atlas, le cinéma Espace 1789... Mes jeunes années à Saint-Ouen ont été animées.

Aujourd'hui, quelque chose a changé. Parfois en bien avec la création de la médiathèque Persépolis en 2009, la transformation du parc du Château en 2013, la réhabilitation du square Marmottan, la création du quartier des Docks, et plus récemment l'arrivée de la ligne 14. D'autres fois, je ne me sens pas à l'aise avec ces changements. Par exemple, la patinoire devrait être rénovée, mais, faute de budget, elle se transformera en galerie d'exposition. Dans la ville de Saint-Ouen que j'ai connue, on pouvait tous se retrouver sans tenir compte de nos différences.

J'ai l'habitude de me promener régulièrement, ne serait-ce que pour aller acheter du pain. Durant ces promenades, c'est le quartier des Docks qui m'a le plus surprise, j'ai l'impression que c'est une ville dans la ville, dont les habitants auraient d'autres codes. Ce n'est pas propre aux Docks. Ailleurs, plus récemment, j'ai aperçu de nouveaux magasins bio, artisanaux, de vins, de fromage, ou encore des bars qui se sont installés dans la ville. Il y a de multiples travaux pour construire des logements qui semblent destinés à une nouvelle population. J'ai l'impression de perdre mes repères, de ne plus reconnaître la ville dans laquelle j'ai grandi. Est-ce moi qui ai changé ? Pas seulement. La ville se modernise, elle se gentrifie.

VIVRE AVEC LES ANIMAUX EN VILLE

PAR ARIEL

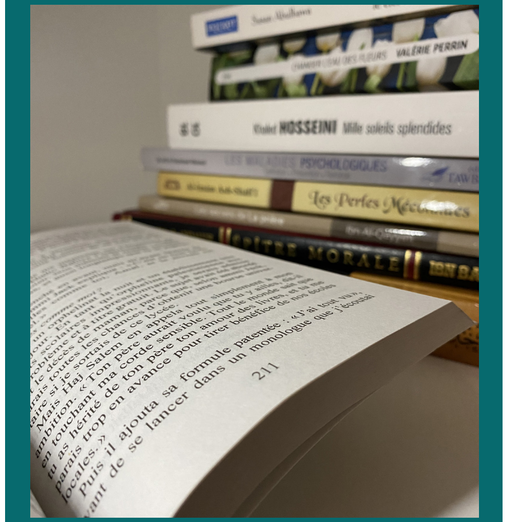
J'ai 25 ans, j'ai grandi à Saint-Ouen. Plus jeune, je voyais souvent des voisines s'occuper des chats du quartier. L'une d'entre elles les capturait pour les faire stériliser ou soigner avant de les relâcher. Je me souviens aussi d'une autre dame qui venait en aide aux pigeons. Elle était bizarrement perçue par le voisinage, car les pigeons sont considérés comme des nuisibles. J'ai toujours eu de l'admiration pour ces femmes qui s'organisent localement, de façon désintéressée, pour aider les êtres les plus vulnérables de notre société, les animaux « liminaires ». Les animaux « liminaires » (du latin limen, « seuil ») vivent librement à proximité des humains, souvent en zone urbaine, mais ne sont ni domestiques ni sauvages. Comme les souris, les pigeons, les mouettes, les colverts…
Pour ma part, je suis longtemps restée passive devant leurs souffrances. On m'a appris dès l'enfance qu'avoir de l'empathie pour eux relevait de la sensibilité excessive ou de la folie. Puis, à 19 ans, je me suis demandé pourquoi on traitait certains animaux avec plus d'empathie que d'autres. Je suis devenue végane, je me suis engagée pour les droits des animaux en rejoignant des associations. Grâce à cet engagement, j'ai rencontré Martine, une ancienne audonienne. Elle sauve des pigeons blessés à Saint-Ouen depuis des années. Elle vient également en aide aux chats. Elle préfère parler de « chats libres » plutôt que de « chats errants », car elle trouve cette dernière expression péjorative : le qualificatif « errant » laisse penser que leur présence dans l'espace public dérange.
Martine est touchée par le sort de ces animaux invisibilisés, elle veut limiter leurs souffrances. Elle pense que l'on devrait prendre en compte les intérêts de tous les êtres « sentients », c'est-à-dire ceux qui possèdent un cerveau et un système nerveux, ont des perceptions, des émotions, un intérêt à vivre et à ne pas souffrir. Aujourd'hui, à Saint-Ouen, rares sont les personnes qui œuvrent pour cette cause. À une époque où l'on parle de plus en plus de bien-être animal, n'est-il pas temps de changer de regard sur les animaux liminaires pour enfin cohabiter pacifiquement avec eux ?

Cordialement,
Une CITOYENNE DU MONDE

VOYAGER SUR LES MOTS

PAR SALOUA A.

Avril 2008, un mercredi à 14 heures, l'heure de notre rendez-vous hebdomadaire. Au bras de ma maman, nous nous dirigeons vers la Bibliothèque centrale, aujourd'hui devenue la médiathèque Persépolis. À l'entrée, Dominique nous accueille et l'odeur des livres embaume l'espace. L'objectif de ma mère était de nous instruire et de nous éveiller dans un monde où les livres laissent place aux écrans. J'ai 20 ans maintenant, et certains livres m'ont fait verser des larmes. Si je devais n'en citer qu'un seul, ce serait *Les Matins de Jénine*, de Susan Abulhawa. C'est l'histoire d'une guerre qui sépare et réunit, qui révèle l'atrocité humaine et ses conséquences. À mon avis, la lecture ne rend pas plus intelligent, mais grâce à ce livre (et à d'autres), j'ai développé ce qui était déjà en moi, mon imagination et mon empathie. À travers les livres, on vit l'histoire que l'on n'a pas vécue, et on a la possibilité de voyager à l'autre bout du monde en l'espace de quelques lignes. La lecture apporte une ouverture sur les autres, une envie de savoir, un besoin de sortir de l'ignorance et d'apprendre de nouvelles choses. Lire n'est pas vital pour le corps, comme l'est l'oxygène, mais un bon livre oxygène l'esprit. Et si vous n'aimez pas lire, c'est peut-être que vous ne l'avez pas encore trouvé, ce livre qu'il vous faut, celui qui marquera vos pensées.



MA SŒUR HARCELÉE

PAR SOMA

Ma petite sœur a toujours été quelqu'un de timide. Elle craint d'importuner les autres. Durant l'année scolaire 2021-2022, alors âgée de 15 ans, elle a demandé à changer de lycée. Elle refusait de poursuivre ses études à Auguste-Blanqui, que j'ai fréquenté et dont je garde de bons souvenirs. Elle était régulièrement insultée sur son physique, de façon raciste, et mise à l'écart. Elle a fait des tentatives de suicide par défenestration. Ce n'est qu'à la réception de son troisième bulletin que nous avons su pour toutes ses absences. Je dis « nous » car je suis tutrice de ma sœur avec ma mère. J'ai 22 ans. Nous avons pris rendez-vous avec la proviseure, qui a compris qu'elle ne devait pas redoubler. L'été, ma sœur a accepté de partir en vacances loin d'ici et des réseaux sociaux pour se reposer.

Rentrée 2022, surprise : malgré les promesses de la proviseure, ma sœur se retrouve en classe avec ses agresseurs, ses harceleurs. Elle ne veut plus retourner au lycée, ne fait que pleurer, ne mange plus, refuse de nous adresser la parole. Elle est prête à tout pour changer de classe ou de lycée, et même changer ses choix d'orientation. Je n'ai jamais reçu de réponse à mes mails et à mes appels (« nous vous rappellerons »). Quand je me suis déplacée, la proviseure a répondu, en résumé : « Ce n'est pas mon problème. » Désemparée, j'ai contacté la médiatrice, qui a conseillé de ne pas « être faible » et de ne pas « se laisser faire ». Lors des campagnes contre le harcèlement, il est dit de prévenir le corps enseignant, ce que ma sœur a suivi à la lettre. Sans résultat. Après avoir insisté auprès du lycée, par des appels et des déplacements, nous avons enfin obtenu un rendez-vous. La proviseure et son adjointe nous ont dit alors que ma sœur devait se sentir privilégiée car elle avait été changée de classe. Mais elle aurait toujours cours avec ceux qui la harcelaient, dans l'indifférence des professeurs. En fait, je crois qu'ils attendaient que ma mère les contacte. La réceptionniste filtre les appels ; c'est pour cette raison qu'ils n'ont pas réagi face à la situation. S'ils avaient regardé son dossier, qui précise ma qualité de tutrice, ils auraient vu qu'il n'était pas nécessaire d'attendre ma mère. Je suis responsable de ma sœur.